

LES
INCONVÉNIENTS
DE LA DILIGENCE,

OU

Monsieur Bonnaventure,

SIX TABLEAUX - VAUDEVILLE DANS LE MÊME CADRE,

PAR

^K
M^{rs} Francis, Chéculon et Dartois,

Représentés, pour la première fois, à Paris, sur le Théâtre des
Variétés, le 11 Novembre 1826.

DEUXIÈME ÉDITION

CORRIGÉE ET CONFORME A LA REPRÉSENTATION.

PRIX : 1 FRANC 50 C.



PARIS,

CHEZ J.-N. BARBA, ÉDITEUR,

COUR DES FONTAINES, N^o 7;

ET AU MAGASIN DE PIÈCES DE THÉÂTRE,

PALAIS-ROYAL, RUE S.-HONORÉ, N^o 210,

Ancien local de la Civette.

1828.

PERSONNAGES.

ACTEURS.

M. BONNAVENTURE, avoué de Mons. M. POTIER.
BERNARD, son ami, employé à Paris.. M. BIGNON.
BEAUCLAIR, jeune Belge..... M. ARNAL.
CÉSAR, sous-officier de hussards..... M. VERNET.
ROULANT, conducteur de la diligence. M. LEFÈVRE.
UN CHEF de douaniers belges..... M. CHARLES.
UN DOUANIER..... M. JULIEN.
LAURENT, valet d'écurie aux diligences. M. GEORGES.
UN VOLEUR de grand chemin..... M. FLEURY.
Madame BONNAVENTURE..... M^{me}. VAUTRIN.
LOUISON, flamande, sa servante..... M^{lle}. MELVAL.
Madame PAILLE DE RIZ, modiste...: M^{me}. GEORGES.
UNE NOURRICE..... M^{lle}. JUSTINE.
M. BOURRE DE SOIE..... M. HOSSART.
UNE FILLE d'auberge..... M^{lle}. EUGÉNIE.
UNE SERVANTE d'hôtellerie..... M^{lle}. CAROLINE.
UN BRIGADIER..... M. LEMAITRE.
Quatre Douaniers.
Voyageurs, Servantes, Cuisiniers.



La Scène est sur la route de Mons à Paris.

IMPRIMERIE DE CHAIGNIEAU FILS AINÉ,
Rue de la Monnaie, N° 11.

LES INCONVÉNIENTS

DE LA DILIGENCE.

PREMIER TABLEAU.

Le Théâtre représente le faubourg de la ville de Mons. A droite l'hôtel des Messageries, sur lequel est écrit : *Bureau des Diligences de Mons à Paris*. Devant la porte de l'hôtel, une diligence.

SCÈNE PREMIÈRE.

ROULANT, LAURENT, PLUSIEURS COMMISSIONNAIRES,
apportant des malles, des porte-manteaux et des cartons.

ROULANT, *arrivant.*

Eh bien ! Laurent, avons-nous bientôt fini ?

LAURENT, *tournant la vis.*

V'là qu'est fait, père Roulant ! et vous allez joliment rouler... Dites donc, j'espère que les voyageurs donnent assez bien, dans ce moment...

ROULANT.

Ah ! les diligences ne vont pas mal, depuis que personne ne veut aller à pied, mais c'est à Paris qu'il faut voir ça !... y en a-t-il des voitures publiques ! y en a-t-il ! y en a-t-il !

AIR de l'Étude.

Les Jumell's sont assez légères,
Mais ell' n' vont bien qu'à leur départ,
On a les Accélérifères,
Mais ils sont toujours en retard,
Les Gondoles n' vont pas sans peines,
L'Éclair n'a brillé qu'un moment,
Et je n' connais qu' les Parisiennes
Qui vous fass'nt aller rondement.

Elles versent quelquefois... mais c'est égal... Ah ça! et les paquets de mes voyageurs?

LAURENT.

Les v'là tous (*il montre les paquets*). D'abord les équipages de chasse de M. Beauclair.

ROULANT.

Ah! M. Beauclair, cet enragé chasseur qui fait tant le fanfaron, et qui va postuler une place à Paris.

LAURENT.

Il dit qu'il l'obtiendra.

ROULANT.

N'oublie pas ses deux bourriches.

LAURENT.

V'là les effets de la petite Louison.

ROULANT.

Ah! oui, cette jolie petite flamande, que son oncle de Paris m'a chargé de conduire auprès de lui; je ne sais pas si elle arrivera à temps pour le voir, le cher homme était bien malade quand je suis parti.

LAURENT.

Elle arrivera toujours à temps pour la succession.

ROULANT.

Et je dis qu'elle ne sera pas mauvaise, sa succession! j'ai là vingt mille francs en billets de banque, que j'apporte à M. Bernard; ça pourrait bien être la dot de Louison.

LAURENT.

Ça s'rait un joli denier. V'là le porte-manteau et les armes du petit troupiier flamand, qui est resté au service de la France.

ROULANT.

Ah! ah! le petit hussard, qui fait le pigeon-ramier auprès de Louison... Je vois ce que c'est; il aura appris qu'elle partait pour Paris.

LAURENT.

Les militaires savent tout... Quant à M. Bonnaventure, il arrivera avec ses effets.

ROULANT.

Oh! lui, il ne se presse guère, il faut toujours qu'il parle, qu'il conte des histoires.

LAURENT.

Dam ! c'est une vieille habitude... il a été avocat.

ROULANT.

Et puis il n'peut pas faire un pas sans prendre quelque chose.

LAURENT.

Ça, c'est son état d'aujourd'hui ; il est procureur.

ROULANT.

Il dit toujours qu'il ne va pas par quatre chemins, et il est toujours en retard... on dit même que sa femme, quand elle était jeune...

LAURENT.

Oh ! c'est sûr... les procureurs, ça leur arrive souvent... Eh ! tenez, je crois que l'voilà, monsieur Bonnaventure.

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENS, BONNAVENTURE.

BONNAVENTURE, *entrant en costume de voyageur, avec deux petites boîtes sous le bras.*

Eh bien ! père Roulant, voyons, sommes-nous en mesure ? à quelle heure partons-nous ? moi, d'abord, je veux partir à la minute... je ne vais pas par quatre chemins.

LAURENT.

Le v'là toujours avec son tic.

ROULANT.

Nous allons nous mettre en route dans un petit quart-d'heure. Où sont donc vos effets ?

BONNAVENTURE.

Ma femme achève mon paquet... madame Bonnaventure est une femme précieuse pour les paquets!... elle voulait venir avec moi... mais je t'en souhaite... c'est un voyage d'agrément que je veux faire ; elle ne peut pas en être... d'autant plus qu'en même temps, c'est un voyage d'affaires qui ne me coûtera pas un sou... Ce n'est pas que je tiennne à l'argent. (*Il tire sa tabatière et prend une prise.*) Mais on est bien aise d'éviter d'en dépenser.

LAURENT, *voulant lui prendre une prise.*
Monsieur Bonnaventure!

BONNAVENTURE.

Ah ! ah ! est-ce que tu prends du tabac ?

LAURENT.

Oui, j'en prends.

BONNAVENTURE.

Eh bien ! moi, j'en achète. (*Il remet sa tabatière dans sa poche.*)

LAURENT.

Ah ! c'est différent.

ROULANT, *à Bonnaventure.*

Il mange dans la main.

BONNAVENTURE, *à Roulant.*

Imaginez-vous, conducteur, que c'est un de mes amis qui est bien malade à Paris, et qui veut en partant pour l'autre monde, me charger de la tutelle d'une jolie personne et de l'exécution d'un testament ; ça ne se refuse pas, cela . . . Pauvre cher homme ! il m'écrit qu'il avait quatre médecins auprès de lui . . . C'est pour ça que je vous presse tant . . . Je profiterai de l'occasion pour revoir Paris, que je n'ai pas vu depuis sept ans . . . La voiture est-elle bien composée ?

ROULANT.

Ma foi, monsieur, nous avons un peu de tout.

BONNAVENTURE.

C'est ce qu'il me faut ; des artistes, des gens d'affaires, des commis, des rentiers.

ROULANT.

Nous avons des petites dames, et bien jolies.

BONNAVENTURE.

De jolies femmes ! . . . oh ! moi je suis pour les femmes, je ne vas pas par quatre chemins ; elles ont toujours mille questions à vous faire. Où sommes-nous ? quelle est cette montagne ? cette rivière ? ce monument ? etc. et moi qui connais la France comme si je l'avais faite, je réponds à tout . . .

Aïr du Carnaval.

Toujours, mon cher, avec galanterie,
 Je parle haut ou bien je parle bas,
 Bientôt enfin ma voisine jolie
 Penche sa tête et s'endort sur mon bras.
 Mais un cahot l'éveille et l'épouvante,
 Ah! nous versons!... Monsieur, tenez moi bien.
 Je presse alors une taille charmante,
 Ça fait plaisir et ça n'engage à rien.

Ça me rappelle même que dans la diligence de Liège, c'était en 1810 ou 1811...

ROULANT.

Allez donc, allez donc bien vite chercher vos effets, car on va atteler... Vous allez vous trouver attelé sans vous en douter.

BONNAVENTURE.

J'y vais, mon cher conducteur, j'y vais; ce petit voyage me rajeunit de vingt ans... vous verrez comme je mettrai toute la voiture en belle humeur.

ROULANT.

Oui, je crois que vous êtes un fameux bout-en-train.

BONNAVENTURE.

Intrépide! mon ami; je ne fais que rire, boire et chanter, c'est que je suis un luron. (*Remettant à Laurent deux petites boîtes longues.*) Tiens, prends soin de cette petite pharmacie ambulante, et surtout je te recommande cette petite boîte, parce qu'on ne sait pas ce qui peut arriver en voyage, et à la moindre indisposition, crac! je n'y vais pas par quatre chemins. En attendant je vais chercher mes effets, je reviens, nous buvons ensemble le vin de l'étrier, et en route, fouette cocher... Paris! Paris! (*Il s'enfuit.*) Hippe!

ROULANT.

Ne tardez pas, car nous n'attendons personne. (*Se retournant.*) Tiens! voilà notre petite bonne, elle est avec le jeune troupiér, mais je suis là moi, et comme elle m'est confiée, je ne la perdrai pas de vue.

SCÈNE III.

CÉSAR , LOUISON , ROULANT , *arrangeant les paquets sur sa voiture.*

LOUISON , *entrant suivie de César.*

Ça n'est pas bien , monsieur César.

CÉSAR , *à Louison.*

C'est dit et convenu , mais tout ce que vous me direz ici n'y fera rien... dès que vous partez , je pars... mon congé n'est pas expiré , mon gousset n'est pas à sec ; j'ai encore du temps et de l'argent à dépenser , et je vous suivrai partout tant que j'aurai de l'amour et de la monnaie.

LOUISON.

Vous avez tort de me parler comme ça , monsieur César , je ne vous suis de rien , vous n'êtes pas votre maître , je ne suis pas ma maîtresse ; vous dépendez de vos chefs et moi d'un oncle de Paris qui m'a fait écrire au pays où j'étais chez ma tante , avant d'être chez monsieur Bonnaventure , d'aller le trouver , parce qu'il voulait me donner un protecteur et me faire son unique héritière.

CÉSAR.

C'est un brave homme , ça ; mais il va donc déménager indéfiniment , votre oncle , pour vous laisser son héritage ?

LOUISON.

Il a fait écrire qu'il était bien malade.

CÉSAR.

Alors vous ne dépendrez plus de lui , et comme moi je ne dépends que de Cupidon , je ne puis pas manquer d'obtenir un laisser-passer pour défilé avec vous sur la route de l'Hymen , escorté par l'Amour et la Folie , sans vous commander.

LOUISON.

Oui , mais on dit que les soldats changent de maîtresses comme ils changent de garnison.

CÉSAR.

C'est des cancons , le vrai troupière est aussi susceptible de fidélité qu'un homme ordinaire , c'est dit et convenu.

LOUISON.

Si vous m'aimez , je vous défends de m'en parler davantage.

CÉSAR.

Eh bien ! je me tairai , cruelle bonne , ça m'étouffera , mais j'irai à Paris avec vous ; je connais le pays , le pavé est glissant comme tout et je veux être là pour vous empêcher de tomber.

LOUISON.

J'aurai assez de ma vertu pour ça.

CÉSAR.

La vertu est une sentinelle avancée qui doit se replier au premier coup de feu , et je serai là pour la soutenir.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, BEAUCLAIR, en habit de chasse.

BEAUCLAIR, à la cantonnade.

Petit, prends soin de Diane. (*Apercevant Louison et la lorgnant.*) Ah ! voici un assez joli gibier.

CÉSAR, frappant Laurent avec sa cravache.

Mes pistolets.

LAURENT, à César.

Eh bien ! dites donc, vous, ils sont là vos pistolets.

CÉSAR.

C'est que je m'informe...

BEAUCLAIR, allant à Louison:

Êtes-vous des nôtres, la belle enfant ?

CÉSAR.

Qu'est-ce que ça vous fait ?

LOUISON, bas.

Pas de querelle, monsieur, ou bien...

CÉSAR.

Je vous obéis, sans vous commander.

BEAUCLAIR, à Louison.

Ah ! ah ! ce brave est de votre connaissance.

CÉSAR.

Un peu, monsieur, c'est ma payse, car je suis natif de Mons.

BEAUCLAIR.

Qu'il soit le bien venu ! J'aime beaucoup la compagnie des braves, moi. Tel que vous me voyez j'ai l'humeur très-martiale, et depuis la paix, je fais la guerre aux lièvres et aux lapins, faute de mieux. Ah ça ! mais dites-moi donc, vous êtes Belge et vous êtes resté dans les troupes françaises ?

CÉSAR.

Si vous voulez bien le permettre.

AIR : *Songez donc que vous êtes vieux.*

Quand on vient d'entendr' le clairon,
La musett' ne touch' plus notre âme,
Quand on vient d'voir un jeun' tendron,
On s'ennuie auprès d'un' vieill' femme.
Quand on a bu l' Bourgogn' bien frais,
Le Surenne vous indispose,
Et quand un' fois on est Français,
On ne veut plus être autre chose.

ROULANT, *la liste des voyageurs à la main.*

Les chevaux attendent. Allons ! messieurs et mesdames, à la voiture !

SCÈNE V.

LES MÊMES, MAD. BONNAVENTURE, LES VOYAGEURS.

MAD. BONNAVENTURE, *arrivant avec un paquet.*

Me voilà ! me voilà ! monsieur le conducteur, j'arrive à temps.

ROULANT.

Quoi ! madame Bonnaventure, vous partez aussi ?

MAD. BONNAVENTURE.

Comment ! si je pars, je le crois bien ! M. Bonnaventure est encore plaisant, de croire qu'il me laissera seule ici, à croquer le marmot, tandis qu'il ira courir la prétentaine à Paris... avec... (*A part.*) Mais chut ! taisons-nous... taisons-nous, et pourtant c'est une horreur !...

ROULANT.

Où est-il donc, votre mari ? nous allons partir.

MAD. BONNAVENTURE.

Il viendra comme il pourra, je ne suis pas en peine de lui, et je prends sa place... Je ne peux pas aller à reculons, d'abord.

ROULANT.

Sa place est sur le derrière.

MAD. BONNAVENTURE.

C'est bon, je m'en empare; quant à lui, vous le mettez là-haut, avec les paquets. (*A part.*) Ah! perfide! je veux vous confondre; enfin... il y a long-temps que je m'en doutais... (*Pendant cette scène, plusieurs voyageurs sont montés dans la diligence.*)

ROULANT.

Attention à l'appel. Monsieur Bonnaventure, n° 1.

MAD. BONNAVENTURE.

Présent.

ROULANT.

Madelaine Lolo, en avant la nourrice. Madame Paille de-Riz, n° 3. Monsieur Ver-à-Soie... Je me trompe, Monsieur Bourre-de-Soie.

BOURRE-DE-SOIE, *prêt à monter.*

Un instant, moi, j'ai un coin... qu'est-ce qui m'a pris mon coin?

LES VOYAGEURS, *qui sont dans la diligence.*

C'est madame!

BOURRE-DE-SOIE.

Comment! j'ai perdu mon coin?

ROULANT, *regardant sa liste.*

C'est vrai... je me suis trompé; Madame Paille-de-Riz, vous avez le n° 4.

MAD. PAILLE-DE-RIZ, *par la fenêtre.*

Monsieur est trop galant pour déranger une dame.

ROULANT.

Allons, mon vieux, prenez le n° 4. (*Il le fait monter.*) Les voyageurs du coupé y sont; la galerie est au complet.

CÉSAR, *qui est sur l'impériale.*

Mamzelle Louison, je veille au-dessus de vous.

LES VOYAGEURS, *dans la voiture.*

CHŒUR.

Air de Fernand.

Partons,
Allons, partons,
Qu'on roule,
Car l'heure s'écoule;
Partons,
Allons,
Partons,

Ou bien nous nous plaindrons.

ROULANT, *monté sur le marche-pied.*

En route, hipp! (*La voiture s'éloigne.*)

SCÈNE VI.

LAURENT, *seul.*

Allons, en v'là encore une de lancée... elle arrivera, s'il plaît à Dieu!

SCÈNE VII.

LAURENT, BONNAVENTURE.

BONNAVENTURE, *accourant, chargé d'un porte-manteau et d'un sac de soie.*

Nous allons encore faire un petit voyage! diantre soit des femmes! j'attends la mienne là-bas depuis une heure, pour lui faire mes adieux, elle n'est pas venue! ma foi, je ne vais pas par quatre chemins; j'ai écrit sur une feuille de papier: « Adieu, « bobonne! je t'embrasse bien » et me voilà!... je vais faire placer tout ça sur la voiture et le faire couvrir en cas de pluie. Eh bien! où donc est la diligence?

LAURENT, *lui montrant la route.*

Tenez, la v'là déjà au bout de la route.

BONNAVENTURE.

Comment! elle est partie... Oh! conducteur... conducteur!... (*à Laurent*) Crie qu'elle arrête.

LAURENT.

Quand on n'a pas bonne mémoire, il faut avoir de bonnes jambes.

BONNAVENTURE.

Parbleu ! ce n'est pas la première fois que ça m'arrive ; imagine-toi que l'année dernière, dans la diligence de Cambrai . . .

LAURENT.

Mais allez donc , allez donc , si vous voulez la rattrapper.

BONNAVENTURE.

C'est juste . . . elle file toujours . . . Eh ! conducteur ! conducteur ! (*Il sort en courant et appelant le conducteur. L'orchestre joue l'air de la galopade.*)

DEUXIÈME TABLEAU.

Le théâtre représente une cour de l'hôtel de la Douane , sur la frontière de la Belgique. A droite sont les bâtimens ; en face la rue une grande porte charretière fermée. Au commencement du tableau, six Douaniers sont autour d'une table.

SCÈNE PREMIÈRE.

DOUANIERS BELGES, *sortant du corps de garde.*

LE CHEF DES DOUANIERS, *entrant ; il a l'accent.*

Braves douaniers belges ! écoutez l'instruction que j'avre reçu de Bruxelles.

LES DOUANIERS.

Écoutons.

LE CHEF, *lisant.*

« L'administration de la douane des Pays-Bas ayant eu avis
« que des banquiers français avaient le dessein de faire passer
« de l'or en France, elle ordonne aux douaniers belges de visiter
« scrupuleusement toutes les voitures qui se présenteront, pour
« aller de Belgique en France . . . Les douaniers belges pourront
« même fouiller les voyageurs . . . mais les employés met-

« tront de la mesure et de la décence dans cette opération. »
(*S'interrompant*). Vous entendez, de la mesure et de la décence ?

TOUS.

Ya ! ya !

SCÈNE II.

LES MÊMES, BONNAVENTURE.

BONNAVENTURE, *chargé de ses paquets.*

Ouf ! je suis éreinté ; mais c'est égal, me voilà toujours. Il était dur le bidet, mais j'ai été encore heureux de le trouver, sans ça je n'aurais jamais atteint la diligence, et j'ai fait près de huit lieues à franc étrier ; quand j'ai vu que j'avais beau crier, eh ! conducteur, arrêtez ! arrêtez ! je suis entré chez un paysan, et, avec son garçon de ferme et son cheval de charrue, en avant ! et j'arrive à la frontière avant la diligence, attendu que j'ai pris par le chemin de traverse (*Il va pour s'asseoir sur un paquet.*) Oh ! là, là... diable de bidet, va, il m'en cuira.

LE CHEF.

Que vouloir, monsieur ?

BONNAVENTURE.

Qu'est-ce que je vouloir, mon brave ? je vouloir attendre la diligence. N'est-ce pas ici une auberge, faites-moi donner...

LE CHEF.

Ceci être la douane.

BONNAVENTURE.

Ah ! c'est différent, on ne donne rien ici, au contraire.
(*A part.*) Ils sont gentils, les douaniers.

LE CHEF, *montrant le porte-manteau de Bonnaventure.*

Qu'est-ce que vous portez là ?

BONNAVENTURE.

Ce sont mes effets ; je suis de la diligence de Mons qui va à Paris.

LE CHEF.

Montrer à nous ce qui avre là-dedans.

BONNAVENTURE.

Pourquoi faire ?

LE CHEF.

AJR : *Adonis de Château-Vilain.*

J'ai des ordres... Allons bien vite,
Douaniers, faites la visite.

(*Il montre les paquets aux douaniers.*)

(*A Bonnaventure.*)

Vous nous blâmez, cela se peut,
Mais le gouvernement le veut.

BONNAVENTURE.

Moi vous blâmer, non, je vous jure,
Tenez, j'obéis sans murmure.

(*Il présente son porte-manteau.*)

Je suis toujours, en homm' prudent,
De l'avis du gouvernement.

UN DOUANIER, *arrivant.*

Voilà la diligence.

LE CHEF.

Arrêtez-la devant la porte.

BONNAVENTURE, *ouvrant ses paquets et les montrant aux douaniers.*

Ma pauvre femme qui avait si bien arrangé tout ça ! Chère amie, va, je suis bien désolé d'être parti sans te faire mes adieux ; mais aussi au retour, pour ce qui est de ça, je ne vais pas par quatre chemins.

(*On entend la diligence ; elle s'arrête devant la porte du fond ; on l'ouvre et le public voit les douaniers qui escaladent la voiture, et les voyageurs qui en descendent.*)

LE CHEF.

Conducteur, faites descendre les voyageurs.

(*Le conducteur ouvre les portières.*)

BONNAVENTURE.

Eh ! conducteur, vous voilà donc ?

ROULANT.

Tiens ! c'est vous, monsieur Bonnaventure ; par où donc que vous avez passé ? Vous êtes donc venu en ballon ?

BONNAVENTURE.

J'ai coupé court par la route des bois, je connais tout ça, moi. Eh bien ! mes amis de l'intérieur, mon absence a dû vous mettre à votre aise, mais me voilà, et j'ai un coin... attendez donc, je vais donner la main aux dames. (*Il présente la main à une dame qui descend.*) Ciel ! que vois-je ! ma femme !

ENSEMBLE.

AIR : *Quelle douce et touchante ivresse.*

Ma surprise est-elle assez grande ?
 Quand on nous arrête, je crois,
 Pour chercher de la contrebande,
 C'est (ma femme)
 (mon mari) que j'aperçois !

BONNAVENTURE.

Se peut-il ! quoi, c'est vous, ma chère ?

MAD. BONNAVENTURE.

Oui, monstre ! voilà ta moitié,
 Ah ! j'en étouffe de colère !

BONNAVENTURE.

Et moi je suis asphixié !

ENSEMBLE.

Ma surprise, etc.

BONNAVENTURE, à sa femme.

Viens donc m'embrasser.

MAD. BONNAVENTURE.

Je sais maintenant le but de votre voyage, mari perfide et trompeur ! vous alliez à Paris pour des affaires, disiez-vous ; et c'est pour accompagner cette petite effrontée de Louison, notre servante...

BONNAVENTURE, surpris.

Comment ! Louison est dans la voiture ?

MAD. BONNAVENTURE.

Oui, faites semblant de ne pas le savoir.

BONNAVENTURE.

Allons, voilà les larmes, ça n'en finira pas.

LE CHEF.

Messieurs et mesdames, j'ai bien l'honneur de vous avertir qu'on va fouiller tout le monde.

MAD. BONNAVENTURE, *vivement.*

Je ne veux pas qu'on me fouille, on ne me fouillera pas.

BEAUCLAIR.

Ah! mon Dieu, et moi qui ai de la contrebande dans ma carnacière.

(*Il glisse son paquet dans la poche de Bonnaventure.*)

LOUISON.

Oh! moi, on peut m' fouiller, je réponds qu'on ne trouvera rien de contrebande.

CÉSAR.

Oh! j'en suis sûr aussi.

BEAUCLAIR, *à part.*

Je voudrais être douanier.

(*Les douaniers visitent tout le monde.*)

LE CHEF, *à madame Bonnaventure.*

Qu'est-ce que vous cachez là?

MAD. BONNAVENTURE, *au douanier qui a voulu prendre son chien.*

Ne touchez pas à ce pauvre Bibi.

BONNAVENTURE.

Monsieur le prend peut-être pour un contrebandier.

UN DOUANIER, *à Bonnaventure.*

Et vous, monsieur! (*Il lui met les mains dans les poches*), et là-dessous. (*Il lui lève la perruque.*)

BONNAVENTURE.

Eh bien! que faites-vous donc? Il ne vont pas par quatre chemins.

LE DOUANIER.

Il n'y a rien di tout sous le perruque. (*Fouillant dans une poche de derrière.*) Qu'est-ce que c'est que ça?

BONNAVENTURE.

Le diable m'emporte si je le sais.

LE DOUANIER, *ouvrant le paquet.*

C'est une carotte de tabac.

BONNAVENTURE.

Comment ! j'avais une carotte dans ma poche !

LE DOUANIER.

Il y a contravention et nous confisquons.

BONNAVENTURE.

Eh bien ! confisquez ; aussi bien je n'aime pas les carottes.

LE DOUANIER.

Ça n'est pas tout ; il y a amende à payer... ou bien en prison...

BONNAVENTURE.

Alors rendez donc la carotte... ou dites-moi donc que c'est encore une carotte que vous voulez me tirer...

LE DOUANIER.

Allons, allons, dix florins pour l'amende, et pas de raisons.

BONNAVENTURE, *payant.*

Pas de raison!... pas de raisons!...

LE DOUANIER, *prenant un portefeuille qui est dans la poche de Louison.*

Q'est-ce que vous avez là-dedans ?

LOUISON, *vivement.*

Ah ! monsieur, ce n'est rien, des papiers de famille, des lettres.

MAD. BONNAVENTURE, *se saisissant du portefeuille.*

Des lettres d'amour, je gage ; je saisis la correspondance amoureuse.

BONNAVENTURE.

Mais, ma bobonne, cela ne te regarde pas.

MAD. BONNAVENTURE, *regardant son mari avec colère.*

Cela ne me regarde peut-être que trop, mauvais sujet, et je veux... (*Elle va pour ouvrir le portefeuille.*)

CÉSAR, *l'arrêtant.*

Un instant, respectable grand'maman, ceci appartient à cette jeunesse, et c'est des secrets, puisque personne n'a le droit de s'immiscer ; vous êtes un fruit mûr, c'est vrai, mais ça n'est

pas une raison pour que vous vexiez une fleur timide et sans prétention ; je suis militaire et je dois défendre l'innocence, sans vous commander ; j'en ferais autant pour vous si vous aviez seulement une quarantaine d'années de moins (*Se retournant vers Bonnaventure.*) A présent, si monsieur se trouve offensé dans son épouse, et qu'il veuille s'alligner avec moi, c'est dit et convenu. (*Il lui frappe sur le ventre avec sa cravache.*)

BONNAVENTURE.

Du tout, du tout, je suis bien assez aligné comme ça.

MAD. BONNAVENTURE.

Comment ! monsieur, vous me laisserez insulter ? . . .

BONNAVENTURE.

Veux-tu me faire battre avec ce militaire ? si le petit trou-pier n'était pas éminemment moraliste et raisonnable ça pouvait avoir des suites ; allons, rends le portefeuille, bobonne.

CÉSAR.

Allons, madame bobonne, plus vite que ça ! . . .

LOUISON.

Non, non, madame, gardez-le, je vous en prie, vous me le rendrez à Paris, quand je serai près de mon oncle, et vous apprendrez alors la cause de mon départ.

CÉSAR.

Dès qu'elle veut bien, il n'y a pas de mal.

BONNAVENTURE.

Je crois que tu n'as plus rien à dire . . . Partons-nous ?

ROULANT.

Quand vous voudrez.

LE CHEF.

La visite l'y estre finie

BONNAVENTURE.

Je reprends mon coin !

ROULANT.

Vo' femme l'a pris, vous vous mettez là-haut, près de moi, nous causerons.

BONNAVENTURE, *au conducteur.*

Je vous conterai l'aventure de 1810.

ROULANT.

Au premier relais vous aurez une place dans l'intérieur, mais pour à présent, nous avons une côte à deux pas, il faut que les voyageurs la montent à pied, pour ne pas fatiguer les chevaux.

BONNAVENTURE.

Quelle attention délicate pour les voyageurs !

ROULANT.

Je vais partir en avant, la diligence attendra tout le monde sur la hauteur. En route, postillon. (*Il se place sur le marche-pied et la diligence part.*)

CÉSAR.

Nous allons monter à pied, ça nous fera du bien.

BONNAVENTURE.

C'est excellent pour la santé, surtout quand on descend de cheval... mais Dieu me pardonne ! je crois qu'il tombe des gouttes d'eau.

Tous, *levant les mains.*

Il pleut ! il pleut ! quel orage !

BONNAVENTURE, *ouvrant son parapluie.*

Nous voilà frais. Courons après la voiture.

CHOEUR.

Air : *Travaillons.*

Vite, allons

Partons,

Car l'orage s'avance.

Là-haut la diligence

Nous attendra, je pense.

Quel plaisir (bis,)

De partir

Après la diligence,

Quel plaisir.

(*Ils sortent tous avec leurs parapluies ouverts.*)

.....

TROISIÈME TABLEAU.

Le théâtre représente une salle d'auberge. Les garçons apportent une grande table que l'on sert.

—————

SCÈNE PREMIÈRE.

TOUS LES VOYAGEURS.

CHOEUR.

Air : *A boire.*

A table !

Chers compagnons ;
Car moi la faim m'accable ;

A table ,

Qu'on sable

Tous les plus vieux flacons.

BEAUCLAIR.

Au lit on sommeille

Près de sa moitié ,

La table réveille

L'amour et l'amitié.

CHOEUR.

A table , etc.

BONNAVENTURE, *crotté.*

La côte et la pluie, comme c'est romantique.

TOUS.

Quel temps horrible !

MAD. BONNAVENTURE.

Et pour surcroît de malheur, cet imbécille de postillon qui va nous faire passer dans un endroit où la route était dépayée !

BONNAVENTURE.

Sans les voyageurs la voiture y restait. Pour ma part, j'ai donné un fier coup d'épaule. J'étais dans le fossé, je tenais la diligence de là; c'est que je suis fort, sans que ça paraîsse. Maintenant ce qu'il nous faut, c'est un bon dîner... et je vais joliment taper dessus.

TOUS.

Et nous donc!

ROULANT.

Dînez vite, car nous sommes pressés.

BONNAVENTURE.

Eh! la fille! le potage! le potage!

LA SERVANTE.

Messieurs, on attend la diligence de Paris, afin que tout le monde dîne ensemble.

CÉSAR.

Qu'est-ce que ça nous fait, à nous, la diligence de Paris; nous avons faim.

BONNAVENTURE.

Et moi aussi... et ma femme aussi, et Bibi aussi...

SCÈNE II.

LES MÊMES, UN BRIGADIER.

LE BRIGADIER.

Vos passeports, messieurs?

BONNAVENTURE.

Allons, je demande le potage, on nous demande nos passeports, c'est encore un fameux bouillon.

LE BRIGADIER, à César.

Vos papiers, camarade.

CÉSAR.

Les voilà, brigadier; une feuille de route timbrée de Sedan, où est mon régiment, et paraphée à Mons pour Paris.

LE BRIGADIER.

Vous êtes en règle.

CÉSAR.

C'est dit et convenu.

LE BRIGADIER, à *Beauclair*.

A vous, monsieur.

BEAUCLAIR.

Je suis en règle aussi, voilà ma cartouche.

LE BRIGADIER.

Vous voulez dire votre passeport. (*Il lit.*) Eugène-Riflard de Beauclair, rentier, allant à Paris.

BEAUCLAIR.

Pour occuper une place qui m'est promise dans les assurances, et cela pour prix des services que j'ai rendus à la France dans le temps.

LE BRIGADIER.

Ça ne me regarde pas. (*A Bonnaventure.*) Et vous ?

BEAUCLAIR, au brigadier.

Figurez-vous que dans les temps...

BONNAVENTURE.

Si tous les voyageurs allaient raconter ce qu'ils ont fait dans les temps, on n'en finirait pas. Oh! moi, je suis en règle! vous sentez bien qu'on ne voyage pas depuis trente ans, sans savoir qu'il faut un passeport. (*Il cherche.*) Bobonne, est-ce que tu aurais pris mon passeport ?

MAD. BONNAVENTURE.

Je ne touche jamais à ce qui vous appartient.

LE BRIGADIER.

Alors je vais vous faire reconduire à la frontière, de brigade en brigade.

BONNAVENTURE.

Oh! le brigadier n'y va pas par quatre chemins.

MAD. BONNAVENTURE, prenant un papier sur la table.

N'est-ce pas ce papier ?

LE BRIGADIER.

Nous allons bien le voir au signalement.

BONNAVENTURE , *lisant*.

Tête de veau, oreilles farcies, pieds de moutons; c'est la carte de l'auberge... Ah! je me souviens que j'ai laissé mon passeport dans la poche de la voiture.

BOURRE-DE-SOIE.

Alors c'est donc ce chiffon de papier, dans lequel j'ai enveloppé ce saucisson.

BONNAVENTURE.

Juste!... Eh! monsieur, les saucissons n'ont pas besoin de passeport; ça me rappelle que dans la diligence de Metz à Verdun... j'avais un saucisson de Lyon...

LE BRIGADIER.

Ça n'est pas mon affaire. Au revoir, messieurs.

LA SERVANTE.

Voilà le potage! la diligence de Paris est arrivée, il n'y avait personne dedans.

BONNAVENTURE.

Alors nous en aurons davantage. A table.

TOUS.

A table, à table. (*Chacun tend son assiette pour avoir du potage. Moment de silence.*)

BONNAVENTURE.

Je le soupçonne bon.

SCÈNE III.

LES MÊMES, ROULANT.

ROULANT.

Allons, messieurs, allons, en voiture.

BEAUCLAIR.

Comment! nous n'avons pas commencé de dîner!

ROULANT.

C'est votre faute, il ne fallait pas tant lambiner; du reste, vous souperez mieux ce soir, il faudrait tâcher de traverser la forêt avant la nuit, car on la dit peu sûre.

BEAUCLAIR.

Je n'ai pas peur des brigands, moi, et s'il en vient, ce brave et moi, nous sommes

CÉSAR.

Oh! moi, il faut que je m'arrête au cabaret qui est à l'entrée de la forêt... mais c'est égal, dinons avec calme et résignation.

BONNAVENTURE.

Oui, dinons; allons donc, conducteur, mettez-vous là.

ROULANT.

Oh! j'ai dîné à la cuisine, moi, et je pars, viendra qui voudra.

TOUS.

Mais c'est une infamie!

CÉSAR.

Nous couper les vivres!

BONNAVENTURE.

Laissez donc, il ne peut pas partir, toute la voiture est ici.

LA FILLE.

Allons, messieurs, trois livres dix sous par tête.

MAD. BONNAVENTURE.

Il faudrait payer encore.

LA FILLE.

Le dîné a été servi, c'est comme s'il avait été mangé.

BONNAVENTURE.

Ce n'est pas la même chose du tout.

CHOEUR.

AIR : *Ah! quel coup pour mon amour!*

C'est affreux en vérité,

Oui, c'est une indignité;

A Paris. (bis.)

On entendra de beaux cris.

Quand on a bon appétit,

Sans un moment de répit,

Nous faire voyager

Et sans boire ni manger.

BONNAVENTURE, *finissant de manger sa soupe.*
C'est de nous emparer chacun de quelque chose.

ROULANT.

Allons donc ! allons donc !

CÉSAR, *prenant le gigot sur la table.*

Alors, j'emporte le gigot.

BEAUCLAIR.

Moi le poulet.

MAD. BONNAVENTURE.

Et moi les macarons pour Bibi.

CÉSAR, *prenant la volaille.*

Et moi le dindon.

BONNAVENTURE.

Eh bien, moi messieurs, j'ai payé trois livres dix sous comme les autres, je veux avoir du dindon comme vous.

TOUS, *en sortant.*

CHOEUR.

C'est affreux en vérité, etc.

QUATRIÈME TABLEAU.

Le théâtre représente une sombre forêt ; la diligence est arrêtée ; les arbres cachent les chevaux. On voit de droite et de gauche des mannequins formés par des bâtons et des chapeaux, ayant l'attitude de gens qui vont faire feu. Un voleur dévalise la diligence.

(Il fait nuit.)

SCÈNE PREMIÈRE.

LE VOLEUR, LES VOYAGEURS, *prosternés devant les mannequins.*

LE VOLEUR, *tirant un coup de pistolet.*

Couchez-vous tous par terre où mes hommes vont faire feu sur vous.

CHOEUR.

AIR du *Calife*.

ENSEMBLE.

Nous sommes tous à vos genoux,
Et chacun de nous frissonne.
Grâce, pardonnez-nous.

LE VOLEUR.

Silence! ou malheur à vous!
On n' fera de mal à personne.
Vite, prosternez-vous.

Le premier qui bouge est mort!

BONNAVENTURE.

D'abord moi je sais comment il faut se conduire avec ces messieurs; je me rappelle qu'en 1807, c'était par une nuit d'hiver, dans la forêt de Normale, nous fûmes arrêtés par une société choisie, composée comme aujourd'hui de trente ou quarante personnes; il y en eut une qui s'approcha de moi et qui me dit :

LE VOLEUR, *l'approchant*.

La bourse!

BONNAVENTURE.

Juste comme en 1807. Oh! en pareil cas, je ne vais pas par quatre chemins; la voici. Je suis désespéré, cher ami, qu'elle ne soit pas mieux garnie; si j'avais su...

LE VOLEUR.

La tabatière!

BONNAVENTURE.

Tiens, est-ce qu'on ne sait pas ça? (*Il la lui donne après avoir pris une prise.*) Pardon! elle est un peu difficile à ouvrir.

LE VOLEUR.

La montre!

BONNAVENTURE.

C'est encore juste, la voici; c'est un excellent morceau; il fallait une occasion comme celle-là pour m'en défaire. Vous n'en avez peut-être jamais volé d'aussi bonnes que ça. Je vous ferai seulement observer que la grande aiguille s'accroche quel-

quefois sur la petite, mais comme ce n'est pas pour votre usage particulier. . .

LE VOLEUR.

A la bonne heure, en voilà un qui sait vivre; allons, que tout le monde fasse comme lui. . . à vous, la vieille, dépêchons.

BONNAVENTURE.

C'est ma femme, monsieur, je vous prie de la ménager.

MAD. BONNAVENTURE.

Ah! mon Dieu, j'en mourrai, c'est sûr.

BONNAVENTURE, à sa femme.

C'est ta faute. . . (*Au voleur.*) Figurez-vous, M. le scélérat, qu'elle veut être de toutes les parties de plaisir.

LE VOLEUR.

Que cache-t-elle sous son mantelet?

BONNAVENTURE.

Ah! c'est son épagneul, le pauvre Bibi; je vous demande grâce pour lui.

LE VOLEUR.

Bon; mais je m'empare du mantelet toujours; justement ma femme en a besoin d'un.

BONNAVENTURE.

Tu vois, ce sera pour l'épouse de monsieur.

LE VOLEUR, à *Beauclair* qui tient son fusil.

Et vous, beau chasseur en casquette, qui tenez là votre fusil comme pour faire peur aux oiseaux, la bourse et tout ce qui s'ensuit.

BEAUCLAIR.

Avec plaisir; cependant, monsieur, j'aurai l'honneur de vous faire observer. . .

LE VOLEUR.

Pas d'observations!

BONNAVENTURE.

Non, jamais d'observations, monsieur connaît ça comme nos poches.

LE VOLEUR.

Allons, plus vite que ça.

Enchanté de faire quelque chose qui vous soit agréable.

SCÈNE II.

LES MÊMES, CÉSAR, *accourant.*

CÉSAR.

Qu'est-ce que je vois donc là ? mille escadrons !

ROULANT.

Pardine ! nous sommes attaqués.

CÉSAR.

Et c'est comme ça que vous vous défendez ? poltrons !

LE VOLEUR.

Oh ! oh ! il veut faire le méchant, celui-ci ; à moi Brule-gueule, Double-mains, Casse-bras.

CÉSAR.

Fussiez-vous cent, je n'aurais pas peur de vous !
(*Il tire sur lui deux coups de pistolets ; le voleur prend la fuite , il le poursuit le sabre à la main ; au coup de pistolet , tout le monde pousse un cri et retombe encore la face contre terre en répétant le chœur .*)

REPRISE DU CHOEUR.

Nous sommes tous à vos genoux,
Et chacun de nous frissonne,
Grâce ! grâce ! pardonnez-nous, etc.

CÉSAR, *rentrant, ayant sur le dos le sac du voleur.*

Eh ! levez-vous donc, vous autres, la victoire est à nous, et la campagne est finie ; c'est dit et convenu.

BONNAVENTURE.

Nous sommes victorieux... (*Apercevant le mannequin.*)
Taisez-vous donc, hussard, taisez-vous, ces braves gens vont tirer sur nous à bout portant.

CÉSAR.

Qui ça... allons donc.

AIR : *N'y a que Paris.*

Messieurs, vous êtes aux abois,
Et tremblez dans cette bataille,
Vis-à-vis de sabres de bois,
Et de vrais pistolets de paille.
Savez-vous quels sont ces coquins ?
(*Il les renverse avec son sabre.*)

BONNAVENTURE.

Des scélérats !

CÉSAR.

Des mannequins ! (*bis.*)

TOUS.

Des mannequins !

ROULANT.

Tiens, c'est ma foi vrai !

BONNAVENTURE.

Comment ! des malheureux mannequins croyaient nous faire peur ! . . . (*Allant au mannequin.*) Ah ! tu es un mannequin. (*Il le bat.*) Sont-ils effrontés, ces coquins-là ; ils prennent les voyageurs pour des imbécilles, ils n'y vont pas par quatre chemins. (*Il saisit un mannequin et le frappe, il le jette ensuite dans la coulisse.*) Quand je pense que vous aviez un fusil, monsieur.

BEAUCLAIR.

Eh bien ! on me l'a pris, mon fusil. A présent, que me conseillez-vous ?

BONNAVENTURE.

Je vous conseille d'en acheter un autre. Si vous me l'aviez prêté seulement, je ne suis qu'un procureur, je ne suis pas payé pour avoir du courage, mais quand je vois des voleurs attaquer mes semblables, ça m'outre.

ROULANT.

Allons, allons, en route ; je crois que l'enfer est déchaîné contre la diligence aujourd'hui.

TOUS.

En route, en route.

(*L'orchestre joue l'air : Ah ! maman que je t'échappe belle.*)

Les voyageurs remontent la scène jusqu'à la voiture, et au moment où le conducteur ouvre la portière, le théâtre change.

CINQUIÈME TABLEAU.

Le théâtre change et représente l'intérieur d'une chambre d'auberge, dans le fond un alcove avec un lit, fermé par des rideaux, une table avec un miroir gothique, etc.

SCÈNE PREMIÈRE.

LOUISON, CÉSAR.

LOUISON, *avec un bougeoir.*

Quel est donc votre projet, monsieur César, en me priant de vous conduire dans la chambre de monsieur et madame Bonnaventure ?

CÉSAR.

C'est que je leur ménage une surprise qui, je l'espère, me remettra tout-à-fait dans leurs bonnes grâces.

LOUISON.

Une surprise !

CÉSAR.

C'est dit et convenu. D'abord je vais commencer par mettre sur cette table la tabatière, la montre, et la bourse de son mari... et puis par ici, le mantelet de madame Bonnaventure bobonne.

LOUISON.

Est-il possible ! Comment ! vous avez repris tous ces objets aux voleurs ?

CÉSAR.

Sans cela ma victoire ne serait qu'une victoire incomplète et peu française ; le voleur m'a demandé quartier... moi je lui ai demandé tout ce qu'il avait volé.

LOUISON.

Savez-vous, monsieur César, que vous avez un fier courage.

CÉSAR.

Je suis hussard , c'est dit et convenu .

AIR de M. Blanchard.

Le hussard dans sa brigade ,
 Pour le service est cité ,
 Quand il est à la parade ,
 Il éblouit la beauté ;
 Quand il a quitté ses armes ,
 L'amour l'entraîne à son char .
 O toi ! qui possèd' mille charmes ,
 Pour t'aimer sans art , sans fard ,
 Ah ! Louison (*ter*) prends un hussard .

Du hussard l'ardeur est grande ,
 Tant que l' combat est en train .
 Mais que l'ennemi se rende ,
 Le hussard lui tend la main ;
 En amour , sans défiance ,
 On l'enchaîne d'un regard .
 Pour garder ton innocence ,
 Qu'on attaque sans égard ,
 Ah ! Louison (*ter*) prends un hussard .

LOUISON.

Grâce à vous , on ne m'a rien pris , à moi .

CÉSAR.

Je l'espère , mais je suis bien tenté de vous prendre un baiser .
 (*Il veut l'embrasser .*)

LOUISON.

Finissez , j'entends du bruit .

CÉSAR.

Alors ce sera pour plus tard , sans vous commander .

LOUISON.

Plus tard .

CÉSAR.

C'est dit et convenu . (*Il sort .*)

SCÈNE II.

LOUISON, *seule.*

Oh! mon Dieu! qu'est-ce que je lui ai promis là... je suis toute troublée; si par hasard quelqu'un l'avait vu sortir de cette chambre... C'est monsieur et madame.

SCÈNE III.

LOUISON, BONNAVENTURE, MAD. BONNAVENTURE.

MAD. BONNAVENTURE.

Allons donc, monsieur Bonnaventure; quand vous êtes à conter vos vieilles histoires, vous n'en finissez pas.

BONNAVENTURE.

Que veux-tu? c'est le plaisir du voyageur! et quand, comme moi, on a l'art de se faire écouter, je ne vais pas par quatre chemins, je raconte tout ce que je sais, et même tout ce que je ne sais pas.

MAD. BONNAVENTURE.

C'est bon, c'est bon, il est tard, il faut se coucher.

BONNAVENTURE.

C'est juste, il faut se coucher, et un bon lit c'est si bon en voyage; aussi comme je vais dormir aujourd'hui!

MAD. BONNAVENTURE.

Aujourd'hui comme tous les jours.

BONNAVENTURE.

C'est vrai, je ne dors pas mal; c'est si doux le sommeil, surtout auprès de toi, chère bobonne... Tiens! tu es là, Louison.

LOUISON.

J'étais venue savoir si madame avait besoin de moi.

MAD. BONNAVENTURE.

Je te remercie de ton attention, mon enfant; monsieur Bonnaventure sera ma femme de chambre pour ce soir; où t'a-t-on mise pour cette nuit?

LOUISON.

Au n° 4, dans un petit cabinet près de votre chambre, voici la clé.

BONNAVENTURE.

Quel numéro?

MAD. BONNAVENTURE.

Ça ne vous regarde pas. (*Prenant la clé.*) C'est très-bien, ma petite Louison, viens avec moi; et vous, monsieur, faites le lit de mon pauvre Bibi avec votre oreiller. (*Elle sort avec Louison.*)

BONNAVENTURE.

C'est ça, mon oreiller... mais à la guerre comme à la guerre. (*Il met le chien dans l'alcove.*) Venez, monsieur, qu'on vous couche, dites bonsoir à votre maître, monsieur... dites bonsoir à ce bon petit maître qui a toujours soin de vous. Maintenant, avec quoi vais-je le couvrir? ah! avec ma redingotte. (*Il l'ôte et couvre le chien.*) Et madame Bonnaventure croyait que j'allais m'amuser à lui faire la causette, je lui souhaite bien le bonsoir, par exemple. (*En disant cela, il passe sa robe de chambre et se prépare à se coucher.*)

MAD. BONNAVENTURE, *rentrant.*

Qu'on me dise que la jeunesse d'aujourd'hui n'est pas sûre de ses principes... en voilà une qui me prie de l'enfermer à double tour... l'amoureux peut frapper à la porte tant qu'il voudra.

BONNAVENTURE.

Il est capable d'aller frapper à la fenêtre; à son âge je n'allais pas par quatre chemins, et je n'aurais pas manqué celui-là

MAD. BONNAVENTURE.

Quelle heure peut-il être à présent?

BONNAVENTURE.

Comment veux-tu que je le sache, les voleurs m'ont pris ma montre... c'est comme si tu me demandais une prise. C'est gênant en diable... en voyage c'est si commode, une montre à répétition, on la met sur la table, on veut savoir l'heure. (*Il avance la main en disant cela, il la met sur la montre.*) Qu'est-ce que c'est donc que cela... Ah ça! est-ce un songe? ma montre! ma tabatière! ma bourse!

MAD. BONNAVENTURE.

Mon mantelet de blonde', que je regrettais tant, et mon ridicule!

BONNAVENTURE.

Tu ne l'avais donc plus, ton ridicule? je ne m'en étais pas aperçu.

ENSEMBLE.

AIR: *Ah! quelle étonnante aventure.*

Quelle singulière aventure!
 Qui nous a rendu ces objets?
 C'est ce soldat, tout nous l'assure;
 Voilà bien le guerrier français!

BONNAVENTURE.

Voilà ma bourse toute entière,
 Et voyez quelle attention,
 Il a rempli ma tabatière
 D'une once de tabac fort bon!

(Il en prend et éternue.)

MAD. BONNAVENTURE.

Dieu le bénisse!

BONNAVENTURE.

Merci bobonne!

ENSEMBLE.

Quelle singulière aventure, etc.

MAD. BONNAVENTURE.

Allons, allons, couchons-nous.

BONNAVENTURE.

Tu vois que je suis en bon chemin... j'ai déjà ôté ma redingote. (*Madame Bonnaventure prend un flambeau et entre dans l'alcove.*) C'est donc demain matin que nous arrivons à Paris.

MAD. BONNAVENTURE, *de l'alcove.*

Demain à trois heures de l'après-midi.

BONNAVENTURE.

C'est toujours le demain pour les diligences... Eh bien! bobonne, tu le croiras si tu veux, mais en pensant que je vais

arriver à Paris, ça me rend triste malgré moi... car enfin je n'y trouverai plus ce pauvre Bernard, mon ami d'enfance, mon intime; j'étais son Pilade, quand il était amoureux et quand je l'étais... *et vice versa*. Dis donc, ma chatte, te souviens-tu du jour de son mariage, à ce pauvre Bernard?... lui a-t-on fait des farces! lui en a-t-on fait! je pourrais même dire, lui en ai-je fait! Pauvre cher ami! va... eh bien! il n'a pas de rancune, comme tu vois... J'ai là ta camisole... Il a un tuteur à nommer à une jeune et jolie nièce, c'est à moi qu'il songe; il lui faut un exécuteur testamentaire, c'est à moi qu'il donne la préférence; et je suis bien sûr qu'il ne m'aura pas oublié dans son testament... il était riche, l'ami Bernard... Combien crois-tu qu'il pouvait avoir de rentes? heim? sept à huit mille francs. Je ne sais pas s'il en avait huit, mais il en avait toujours bien sept... Je mets ça là... (*Il pose son gilet sur une chaise.*) Je ne sais pas s'il avait tout en perpétuel... je crois qu'il avait du viager, tu dois savoir ça... bobonne?... Bobonne! Va-t-en voir s'ils viennent... la voilà partie.

AIR du Galoubet.

Ma femme dort! (bis.)

C'est le moment où mon repos commence :
Je suis alors satisfait de mon sort ;
Plus de contrainte et plus d'impatience,
Dans ce séjour quel calme! quel silence!

Ma femme dort! (bis.)

Même air.

Ma femme dort! (bis.)

Ce mot-là seul au bonheur peut suffire :
Je le prononce avec un doux transport.
Ah! que d'époux à qui l'on entend dire :
Heureux moment! à la fin je respire!...

Ma femme dort! (bis.)

Oh! elle dort bien! elle dort solidement! en voyage, une bonne nuit dédommage de tout, et je ne suis pas fâché d'avoir le teint frais et reposé, quand je serai présenté à mon aimable pupille de Paris! Quel honneur ça va me faire quand on me verra, dans notre petite ville de Mons, avec une belle demoiselle sous le bras! C'est sa pupille, diront les uns; pas possible,

diront les autres ; c'est... vous n'y êtes pas. Il vient de Paris, c'est une Parisienne à qui il aura plu... à qui il aura plu... je veux dire, à qui il aura plu de faire un voyage... et un voyage...

MAD. BONNAVENTURE.

Monsieur Bonnaventure !

BONNAVENTURE.

Il paraît que ma femme ne dort plus. J'y vais, bobonne, j'y vais, je n'ai plus que mon ruban à mettre... Est-il bon, le lit qu'on nous a donné ? range-toi donc du côté du mur... mignonne ! tu t'es flanquée dans le milieu... fais-moi un peu de place... Heim?... elle a encore retapé de l'œil, et ma foi, je vais en faire autant, car je tombe de sommeil. (*Il souffle la chandelle et se dirige vers l'alcove.*)

SCÈNE IV.

BONNAVENTURE, UNE SERVANTE D'AUBERGE,
ouvrant la porte un bougeoir à la main.

LA SERVANTE.

Allons, allons, il faut partir !

BONNAVENTURE.

Comment, partir ?

LA SERVANTE.

On attèle, levez-vous !

BONNAVENTURE.

Me lever ! mais je ne me suis pas encore couché.

MAD. BONNAVENTURE, *de l'alcove.*

Qu'est-ce que c'est ? qu'est-ce que c'est ?

LA FILLE.

C'est qu'il faut partir ! madame.

BONNAVENTURE.

Mais c'est une horreur ! c'est une indignité !... Voilà ta camiaole, bobonne.

ROULANT, *en dehors.*

Allons, allons, messieurs, mesdames, en voiture, si vous voulez arriver aujourd'hui.

TOUS, *en dehors.*

Nous voilà.

BONNAVENTURE.

On n'entre pas, messieurs, il y a une dame.

(*Tout le monde entre.*)

BEAUCLAIR.

Air : *Croyez-vous à la magie ?*

Qu'est-ce qui se fait attendre ?

TOUS.

Ce n'est pas moi ! ni moi ! ni moi !

BONNAVENTURE.

Mais les voilà tous chez moi,

Bobonne, dépêche-toi !

ROULANT.

Qui donc refus' de descendre ?

TOUS.

Ce n'est pas moi ! ni moi ! ni moi !

MAD. BONNAVENTURE, *sortant de l'alcove.*

Cher Bibi, réveille-toi !

ROULANT.

Allons, messieurs, suivez-moi,

Nous allons partir, suivez-moi.

(*Bonnaventure et sa femme s'en vont à moitié habillés.*)

SIXIEME TABLEAU.

Au moment où le rideau se lève, on entend des cris perçans, et au changement, on voit la diligence versée sur le côté dans la cour des diligences à Paris; le public se presse autour de la voiture pour porter des secours:

SCÈNE PREMIÈRE.

BERNARD, CÉSAR, LOUISON, ROULANT, PEUPLE.

BERNARD.

Ah ! mon Dieu ! c'est la diligence de Mons ; et moi qui attends ma nièce et des amis !

ROULANT, *qui se ramasse.*

Chien de postillon ! aller justement passer sur une borne !

CÉSAR, *courant à la portière.*

Mamzelle Louison ! mamzelle Louison !

LOUISON, *sortant de la portière.*

Me voilà ! monsieur.

CÉSAR.

Toute entière ?

LOUISON.

Je crois que oui.

BERNARD.

Eh ! c'est ma nièce.

LOUISON, *lui sautant au cou.*

Mon cher oncle ! comment, c'est vous ?

BERNARD.

Ma pauvre enfant ! n'es-tu pas blessée ?

CÉSAR.

Non, il n'y a rien d'endommagé pour le quart-d'heure, le destin a protégé l'amonr.

ROULANT, *monté sur la diligence.*

Voyons, y a-t-il quelqu'un de mort là-dedans ? s'il y a quelqu'un de mort, qu'il réponde !

BONNAVENTURE, *sortant par la portière.*

Ah ben ! oui, mort, vous savez bien que quand on a l'habitude de voyager, on est fait à ces petits inconvéniens-là, ça me rappelle... que la diligence d'Anvers...

ROULANT.

Eh ! monsieur, songez à votre femme !

BONNAVENTURE.

A propos, elle est au fond. (*Criant dans l'intérieur.*) Bonne, il n'y a pas de malheur, je ne suis pas blessé.

MAD. BONNAVENTURE, *paraissant.*

Bibi ! où est mon cher Bibi ?

ROULANT.

Il est sous la voiture.

BONNAVENTURE.

Bobonne, il est sous la voiture.

MAD. BONNAVENTURE.

Mais il est tué.

BONNAVENTURE.

Nous le ferons empailler... tu auras le plaisir d'avoir un chien sans en avoir les désagréments.

BERNARD, *tendant la main à Bonnaventure.*

Eh ! bon jour, mon cher Bonnaventure.

BONNAVENTURE, *le regardant avec surprise.*

Qu'est-ce que je vois donc là !

BERNARD.

Eh ! parbleu, ton meilleur ami, Bernard, employé aux assurances !

BONNAVENTURE ET SA FEMME.

Bernard !

BEAUCLAIR.

Employé aux assurances !

BONNAVENTURE.

Comment ! tu n'es pas mort ?

BEAUCLAIR.

Comment ! monsieur, vous n'êtes pas mort ?

BERNARD.

Je ne crois pas ; il est vrai que j'ai été bien mal ; les médecins m'avaient abandonné.

BONNAVENTURE.

C'est donc ça que tu en es revenu. Et moi qui venais pour être ton exécuteur testamentaire !

BEAUCLAIR.

Et moi qui accourais pour prendre votre place !

BERNARD.

Grand merci ! (*A Bonnaventure.*) Tiens, voilà ma nièce.Sa nièce !
tous, regardant Louison.

BONNAVENTURE.

Louison ! alors ce n'était pas la peine de me déranger, j'étais bien assez son tuteur comme ça.

LOUISON, à madame Bonnaventure.

Vous le voyez, madame, le motif qui m'amenait à Paris, c'était la succession de mon oncle Bernard; mais je suis bien contente de n'avoir pas d'héritage.

BERNARD.

Chère enfant, c'est égal, je te doterai; choisis un mari.

CÉSAR, s'avançant.

Présent.

BERNARD.

Ah ça! je dois avoir un paquet... conducteur, un paquet à l'adresse de M. Bernard.

ROULANT, lui donnant un paquet.

Voilà monsieur, un paquet chargé.

BERNARD.

C'est le produit d'une petite femme que j'ai vendue dans le pays vingt mille francs.

ROULANT.

En billets de banque, rien que ça? parbleu! vous pouvez vous vanter que vous ne les auriez pas vus sans ce brave militaire qui les a sauvés des voleurs.

BERNARD.

En vérité!

BEAUCLAIR.

Oh! c'est un brave, lui!

BERNARD.

Eh bien! je lui donne Louison et dix mille francs.

CÉSAR.

Touchez-là, papa, j'accepte Louison; et quant à vos dix mille francs...

BONNAVENTURE.

Oh! les dix mille francs...

CÉSAR.

Je les accepte aussi!

BONNAVENTURE.

Il n'y va pas par quatre chemins.

CÉSAR.

Je ferai valoir tout ça, tandis que vous resterez tranquille aux assurances.

BONNAVENTURE.

Et voilà la récompense de la valeur ; que d'événemens !... huit lieues à franc étrier, les douaniers flamands qui ont fouillé jusque sous ma perruque, le dîner que nous avons payé et que je n'ai pas mangé, les voleurs et les mannequins, un lit excellent où je ne suis pas entré, et pour couronner l'œuvre, au bout du fossé la culbute ; je vois que j'ai fait un voyage de pur agrément ; c'est toujours comme ça en diligence.

TOUS.

AIR du Bal champêtre.

Vive la diligence
 Pour aller lentement,
 Et pour faire abstinence
 Et verser très-souvent.

BONNAVENTURE, *au public.**AIR: Vaud. de la robe et des Bottes.*

Je me souviens qu'en dix-huit cent vingt-quatre,
 Notre voiture aussi versa,
 C'était vraiment un beau coup de théâtre,
 Une autre fois je vous conterai ça.
 Notre danger est plus pressant, je pense :
 Si vous voulez, messieurs, d'un coup de main,
 Faire marcher la diligence,
 N'allez pas par quatre chemins.

FIN.